“Revue Nerval”, 2

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20036>

DOI : [10.4000/studifrancesi.20036](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.20036)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 375-377

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « “Revue Nerval”, 2 », *Studi Francesi* [En ligne], 188 (LXIII | II) | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20036> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.20036>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Revue Nerval”, 2

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

“Revue Nerval”, 2, Paris, Classiques Garnier, 2018, 258 pp.

- 1 Un riche et cohérent sommaire où se retrouvent quelques jeunes nervaliens prometteurs aux côtés d’anciens dont les travaux ont fait date, tel Daniel Sangsue qui opère un intéressant retour (*Trente ans après, le récit excentrique nervalien revisité*, pp. 15-32). Dans son *Récit excentrique* (1987) était analysée la poétique de l’antiroman et examinés quelques-uns des héritiers de cette tradition qui perdura bien au-delà du XVIII^e siècle, chez ceux qu’on a longtemps appelés les «petits romantiques». Donc, retour sur le cas de Nerval et les avatars nervaliens du récit humoristique, par le biais de deux prolongements: d’abord l’articulation entre le récit excentrique et l’écriture journalistique ou la pratique feuilletonesque, malheureusement souvent négligée au profit de l’érudition; ensuite le récit de voyage humoristique ou la parodie du récit de voyage, espèce d’antivoyage dont Nerval a renouvelé la tradition dans *Les Nuits d’octobre* et *Les Faux Saulniers* où se lit à la fois la continuité entre journalisme et littérature et la mise en question du récit.
- 2 Pierre Loubier s’interroge sur le choix du genre satirique chez le jeune poète («*Un métier dangereux*». *Nerval et la satire politique*, pp.33-53). Un Nerval libéral et bonapartiste, proche de Delavigne, de Béranger et plus encore de Barthélemy, et dont les *Élégies nationales et satires politiques* (1827) s’en prennent à Villèle et à sa cuisine, aux Jésuites, et surtout traitent la question de la liberté de la presse. Plus que l’œuvre, très conventionnelle et conformiste, ce sont les modalités de la parole satirique qui sont intéressantes et surtout le rapport de Nerval au rire. C’est l’art du feuilletoniste dans ses articles d’août à décembre 1850 que Filip Kerkus examine (*Feuilletonisme et dissidence. Autour des “Faux Saulniers”*, pp. 55-71). Dans ses feuilletons du “National” et de “La Presse” Nerval développe une réflexion militante sur le statut de l’écrivain qui doit retrouver sa liberté d’artiste (après le vote de la loi sur la presse et le rétablissement de

la censure les 16 et 30 juillet 1850), ce qui n'exclut pas des confidences et des digressions ou des déviations excentriques. Les feuilletons publiés avant la parution des *Faux Saulniers* sont une remise en cause du pouvoir, notamment quand est abordé le thème de l'amendement Riancey, sur lequel il reviendra dans son récit par des allusions entretenant la connivence avec un lecteur complice. Sous la fantaisie court une veine politique, celle du magistère moral de l'écrivain que le coup d'État du 2 décembre frappera d'interdit.

- 3 À la lumière des récits d'André Breton qui vit en Nerval un des précurseurs du surréalisme, Michiko Asahina lit *Les Nuits d'octobre* (*La flânerie comme transgression. La Clef de la rue et la Clef des Champs chez Nerval et Breton*, pp. 73-85). Des liens étroits unissent les deux écrivains qui reconnaissent à l'imagination vagabonde les mêmes valeurs (l'abandon au hasard, l'accueil de la rencontre, le goût de l'hétérogénéité, l'attraction de la marginalité). Tous deux vivent la flânerie comme une transgression qui se réalise pleinement par le débordement dans le rêve. On objectera que ce qui est du domaine de la transgression chez Breton apparaît chez Nerval comme relevant de l'obsession. Retour à la poétique nervalienne avec la forte et subtile étude par Jean-Louis Cornille de l'organisation interne du texte nervalien qui recoupe et / ou confirme les analyses de J. Geninasca et L. Cellier (*Nerval en vers*, pp. 87-105). Cette étude des relations d'hybridation ou d'intertextualité a pour objet l'étroit rapport entre *Les Filles du feu* et les sonnets hermétiques qui les accompagnent. Soucieux de resserrer les liens entre les deux ensembles, et sans doute aussi d'éviter de produire une histoire chaotique qui témoignerait du désordre de son esprit, Nerval choisit le salut par l'écriture en procédant à de discrets rappels d'une œuvre à l'autre, à des répétitions de scènes ou de motifs, à des échos. La même recherche de parallélisme se voit dans *Aurélia*, l'ultime récit de sa folie, notamment dans la seconde partie, sous le signe de la religion, qui fait écho à la seconde partie des *Chimères* («Le Christ aux oliviers», «Vers dorés»). Après J.-N. Illouz et d'autres lecteurs attentifs à la réécriture et à la recomposition, Sandra Glatigny revient sur l'interprétation des *Chimères* «comme une concentration des nouvelles» et des *Filles du feu* «comme développement des sonnets» (*Lyrisme nervalien et transgénéricité*, pp. 108-124). L'originalité du lyrisme nervalien réside dans l'hybridation, évidente dans le corpus autobiographique, mais aussi dans les variations d'une quête identitaire qui caractérise l'*ethos* nervalien.
- 4 Si la passion de Nerval pour la langue est connue, Judith Wulf perçoit dans toute l'œuvre une «épistémologie de la langue». Préoccupé par la crise de la langue française au début du XIX^e siècle, Nerval constate que son unité qui la rendait universelle est un idéal perdu, au moment même où est lancée une vaste opération ethnographique pour affirmer l'identité nationale au détriment de la culture populaire (*L'Utopie poétique d'une langue commune*, pp. 125-142). Dans *Chansons et légendes du Valois*, mais aussi dans *Angélique*, Nerval tente de retranscrire «la langue des paysans», langue populaire mythique, qui offre selon lui des variations historiques, sociales ou stylistiques; mais ce qui le préoccupe, c'est que la langue commune dont il déplore qu'elle soit détournée par l'usage bourgeois puisse contribuer au renouvellement de la langue poétique, mais aussi utopique.
- 5 Avec *Pompéi, le mythe sous la cendre* (pp. 143-156), Henri Bonnet reconsidère l'interprétation nervalienne du mythe pompéien, c'est-à-dire le jeu des échanges et des intrications textuelles dans *Isis*, la nouvelle de 1854 considérée comme la forme parfaite du mythe, par rapport au *Temple d'Isis. Souvenir de Pompéi* (1845). Dans la nouvelle des

Filles du feu, où l'on assiste au passage initiatique du paganisme au christianisme, Nerval est supérieur à Mme de Staël, à Stendhal et à Dumas; en revanche, il n'éclipse pas Chateaubriand, et Gautier le surpasse quand il imagine dans *Arria Marcella* une «antiquité vivante». Le *Voyage en Orient* fait l'objet de deux contributions sur l'islam romantique de Nerval: Aurélia Hetzel repère la présence des *Mille et Une Nuits* dans la pensée et les fantasmes du narrateur (*Le rêve arabe de Gérard de Nerval*, pp. 157-169); Vincent Mugnier explique les raisons du contresens commis par Nerval dans sa transcription d'un verset coranique (*Nerval et la sourate coranique Al Nûr (24; 31). Une rencontre manquée?*, pp. 171-186). Bien qu'il ne soit pas arabophone, Nerval, qui dispose d'un vaste corpus orientaliste, veut décrypter la réalité du monde islamique. L'erreur qu'il a commise dans la citation d'un des versets qui statuent sur le port du voile féminin a une double origine: une transcription imparfaite de l'orientaliste W. Lane, l'incapacité propre aux Occidentaux d'«assumer l'expression directe des mots de la chair et du désir».

- 6 Suivent deux articles qui se complètent parfaitement sur le rôle avant-gardiste ou propagandiste de Nerval en tant que premier défenseur en France de Wagner dont les théories esthétiques faisaient écho à ses préoccupations concernant les rapports entre poésie et musique. Sabine Le Hir rappelle qu'il fut très tôt une référence dans le domaine de la musique wagnérienne (*Nerval, premier wagnérien français*, pp. 187-205); Cécile Leblanc apporte de précieuses informations sur le séjour décisif du poète à Weimar où il rencontra Liszt, mais aussi d'autres musiciens et des critiques érudits au fait de la théorie wagnérienne (*Un cénacle wagnérien. Nerval et les «jeunes disciples» de Wagner (Weimar, 1850)*, pp. 207-228). Enfin, un dernier cas d'intertextualité ou de présence cachée révélé par Marina Muresanu Ionescu (*Nerval en filigrane dans "Le Nom de la Rose" d'Umberto Eco*, pp. 229-239). Dans ce roman abondent les inclusions de textes étrangers et les citations de toutes formes, soulignées ou inaperçues. C'est le cas dans le préambule d'une citation fidèle de *Sylvie*, de même pour deux phrases d'Eco typiquement nervaliennes. Dans l'une d'elles est mentionné le «beau livre de l'abbé de Bucquoy», sans que Nerval soit cité.